SUR UN EXEMPLAIRE D'« ALAIN PROFESSEUR »

Ce livre, après tout, n'est pas mauvais. J'ai renoncé, une fois pour toutes, à deviner quel en est l'auteur ; et peu importe. La classe est ici décrite telle qu'elle fut ; seulement, comme il est naturel, il y a bien des choses que l'auteur ne pouvait pas deviner. Par exemple que les notes qui soutenaient ce qu'il appelle les cours du matin, étaient le résultat d'un travail très pénible, après lequel je m'endormais dans le désespoir en me disant : « Si c'est trop mauvais demain matin, je pourrai toujours envoyer ma démission au ministre. » Tel était l'effet ordinaire du travail en solitude ; et peu à peu j'arrivai à m'en passer autant que possible dans le fait, et quand je retrouvais ceux que j'appelais « les éléphants de Pyrrhus », il n'était plus question de désespérer ; mais au contraire les pensées abondaient joyeusement ; et moi qui n'étais jamais content de mes notes, je puis dire que je l'étais toujours de mes cours. Tels sont les bienfaits de ce beau métier.

De même l'auteur se trompe quand il croit que j'avais seulement pour fin de ne pas m'ennuyer ; ce n'était que l'apparence. Tout ce que j'expliquais était pour moi de première importance ; et en cela je ne me trompais pas. Mais je sais très bien que l'élève qui écoutait tout et retenait tout n'a jamais existé. J'ai seulement remarqué que toutes les fois qu'un élève moyen faisait réellement attention à quelque développement, seulement une fois en trois ans, il en tirait ensuite des avantages en ses divers examens. Je me souviens d'un garçon assez frivole, et bon littérateur, qui un jour fut intéressé par une improvisation sur la sociologie, et qui depuis traita toutes questions selon la sociologie, avec un succès étonnant. Les meilleurs avaient seulement de telles rencontres plus souvent que les autres ; mais je suppose que l'attention était promptement fatiguée par la vitesse et par la tension incroyable que je communiquais à ceux qui voulaient bien me suivre. Il y avait aussi des passages d'éloquence, toujours improvisés, et passionnément suivis par tous ; mais il n'en restait, je crois, qu'un souvenir de théâtre ; et c'est encore beaucoup. Un de mes meilleurs élèves m'a rappelé un discours sur la guerre, où j'avais fait en quelque sorte l'appel des morts ; c'était terrifiant. En ces moments-là, on n'aurait point douté que je ne fusse sérieux jusqu'au fanatisme, mais on n'y pensait guère. Et, pour le reste, j'ai toujours voulu imiter de Platon une légèreté de forme qui laissât à tout esprit son départ et ses réactions.

Une chose encore à remarquer, c'est que les images photographiques ne correspondent pas à l'époque que décrit le texte. Je reconnais dans les images le temps où je proposais, pour commenter, quelque définition à faire brièvement, très vite, et sans réfléchir. Je choisissais les mots au hasard (par exemple : *démocratie, salut, génie*), et sans y avoir particulièrement réfléchi. Je tournais autour de la classe, en lisant au passage ce que les plus prompts avaient trouvé. La définition était écrite au tableau à la classe suivante. Cet exercice est le meilleur que j'aie jamais inventé ; mais l'auteur de ces pages ne l'a pas connu.

Au point de vue religieux, je crois qu'il n'a pas saisi non plus la raison cachée d'une sorte d'indifférence. Il n'y eut jamais d'indifférence, et la pensée religieuse me parut toujours une pensée sottise, pas plus sottise d'ailleurs qu'un cours de Sorbonne sur n'importe quoi. Et je savais bien que si cette surface de pieux discours était percée, et si l'on retrouvait le sens sous la lettre, il n'y avait plus alors aucune différence, et pas même une nuance, entre le parfait croyant et le parfait incrédule. Mais il se peut que le parfait croyant ait été effrayé plus d'une fois de cela même, et de se trouver tout assuré alors qu'il se proposait de croire. Quand je disais à l'aumônier que jamais nous ne serions en conflit, il ne pouvait pas me comprendre. Et peut-être y a-t-il dans l'esprit religieux une sorte de serment de ne jamais comprendre ce que l'on est résolu à croire.

15 août 1932